

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

KRZYSZTOF WARLIKOWSKI

« Il y a en Pologne un
antisémitisme sans juif »



M 09254 - 133 - F: 6,90 € - RD



LITTÉRATURE
Mircea Cartarescu
maître de l'étrange

CINÉMA
Marco Bellocchio
revisite le film de mafia

SCÈNE
Pippo Delbono
la douleur et la joie

ART
Yan Pei-Ming
s'installe à Orsay

« Il n'y a aucune différence entre les animaux et les hommes »

La galerie Taménaga montre un choix particulièrement heureux de jeunes peintres japonais. On a profité de l'expo pour rencontrer **Maiko Kitagawa**, héritière de Gustave Doré. . . **PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL**

A qui voudrait prendre le pouls de la peinture japonaise, mais serait dissuadé par les kilomètres et le jetlag, on conseillera la galerie Taménaga. Leur expo du moment, *Nouvelle Ere du Japon IV*, réunit quelques-unes des jeunes pousses les plus vivaces du moment – sans oublier, comme pour faire le lien avec les générations précédentes, la présence de toiles de Kengo Nakamura (né en 69) et leurs explosions de couleurs et de motifs pop. Bestiaire fantastique



Hommage aux fleurs - 160 x 372 cm
Galerie Taménaga
©KITAGAWA -

– la ménagerie fabuleuse de Maiko Kitagawa (née en 1983), le couple dragon et tigre chez Naoya Egawa (né en 1988) –, saisie minutieuse de l'instant fugitif et fragile chez Sohei Iwata (né en 1978), maître de l'arrangement floral sur toile, natures mortes en quasi trompe-l'œil chez Daiya Yamamoto (né en 1986) : l'éventail est très large, mais tous ont en commun une attention, une passion même, pour le « faire », pour le travail si concret, presque charnel de la matière. A l'image de Maiko Kitagawa, qu'on en rencontre, et dont la fantasmagorie animalière, le noir et blanc fourmillant de détails, nous a longtemps retenu.

Vous utilisez un instrument bien particulier...

J'utilise un dermatographe, un crayon gras à base de cire, employé en lithographie, et qui n'est pas destiné, initialement, à créer des tableaux. Je l'ai découvert aux Beaux-Arts,

en troisième année, lorsqu'on m'a enseigné l'estampe.

On pense beaucoup à Gustave Doré en voyant vos œuvres. C'est une de vos influences ?

Je suis ravie que vous citiez Gustave Doré ! Je l'ai d'abord découvert en tant qu'illustratrice, avec son *Don Quichotte*. Moi-même, j'ai illustré une version des contes de Grimm. J'ai toujours aussi aimé, depuis que je suis enfant, Goya et ses *Caprices*. Et Redon également, est quelqu'un que j'adore.

Redon, Goya, ce sont des mondes fantastiques... Mais vous êtes aussi proche du monde du conte...

Oui, et des fables, comme celles d'Esopé. Ce qui m'intéresse, c'est le rapport entre le conte et l'enfant : celui-ci croit ce qu'on lui raconte sans douter... Quand j'illustre un conte, je suis dans l'état d'esprit de l'enfant, l'histoire n'est pas une fiction.

Les contes, comme vos tableaux, sont peuplés d'animaux. Pourquoi cette présence insistante ?

J'ai toujours vécu à la campagne. J'ai l'impression que les animaux sont, moralement supérieurs aux êtres humains. Et je ne fais aucune différence, que ce soit entre les animaux et les hommes, ou les adultes et les enfants. Je ne représente jamais la figure humaine, mais les animaux issus des contes traditionnels, le renard et le blaireau, peuvent se métamorphoser en humains...

Vous êtes accrochée aux côtés d'autres jeunes peintres japonais. Vous avez le sentiment d'avoir quelque chose en commun avec eux ?

Je ne les connais pas personnellement, mais leurs œuvres, oui. J'enseigne aux Beaux-Arts, au Japon, et je m'aperçois que la plupart de mes étudiants ont renoncé à la peinture : ils estiment avoir atteint la limite de cet art. Mais cette exposition, avec ses tableaux, m'encourage et m'incite à continuer dans cette voie.

Même à Paris, vous avez continué à travailler sur les œuvres exposées...

J'ai du mal à dire quand une œuvre est finie. C'est la date de l'exposition qui fixe un terme ! Mais je sais quand même quand je dois m'arrêter : c'est lorsque je peux montrer l'œuvre.

NOUVELLE ÈRE DU JAPON IV

Exposition, galerie Taménaga, jusqu'au 24 octobre foire Art Central, Hong Kong, du 17 au 20 mars 2020
sur Instagram : https://www.instagram.com/maiko_kitagawa_official/

L'esthète de Matignon

Fils du fondateur de l'historique galerie **Taménaga**, ce dandy instruit déroule une existence faite de passions, de travail intense et de certitudes. La spéculation n'aura pas la peau des derniers amoureux de l'art pour l'art. . .

PAR FABRICE GAIGNAULT PHOTO LAURA STEVENS

C'est un endroit, immense et qui n'en finit pas, à l'écart des chemins trop empruntés de l'art contemporain parisien. Une galerie située dans le VIII^e arrondissement, dans cette avenue Matignon à la tranquillité bourgeoise, où sont établies depuis les années trente, à quelques foulées du Bristol, quelques galeries de renom. La galerie Bernheim Jeune, désormais fermée, témoigne d'un monde en partie enfoui, qui vit les belles heures des relations cordiales entre esthètes et connaisseurs. La spéculation était un mot grossier banni du vocabulaire des marchands et des acheteurs. L'art pour l'art et non de l'art pour dollars. Dans cette artère hors de modes, on écoutait avec les yeux, on regardait avec son cœur.

Dynastie

Lorsque mon hôte Kiyotsugu Taménaga me conduit dans une seconde puis une troisième salle, sans doute pense-t-il que cela ne suffira pas à combler ma curiosité. Me voici dans une autre salle d'exposition en sous-sol, profond comme un tombeau baudelairien. Puis remontée au rez-de-chaussée, où je vois de plus près les œuvres hétérogènes de dix artistes japonais prometteurs. Habité d'une élégance aussi parfaite que discrète, Kiyotsugu Taménaga me mène à son refuge, interdit aux profanes, une petite pièce bibliothèque à l'atmosphère de cocon studieux, sur laquelle veillent quelques Chagall. Aux côtés de Kiyotsugu Taménaga, dandy oriental polyglotte se partageant entre le Japon et la France, prend place un jeune homme mince à la beauté frappante, et au

silence tout aussi frappant. Ce jeune homme, Kiyomaru Taménaga, est le fils de mon hôte, lui-même appelé à succéder un jour à son propre père, Kiyoshi. Trois générations sous un même toit... La présence discrète mais concentrée de Taménaga Junior s'explique par sa volonté d'apprendre : cela ne fait que deux ans qu'il a choisi de suivre la voie familiale. La dynastie Taménaga est donc assurée de son avenir.

Une galerie à contre-courant

Mais revenons en arrière en laissant Kiyotsugu me dérouler les riches heures de l'histoire de la galerie. Des galeries, devrait-on dire, car il en existe trois, si l'on compte la maison-mère située à Tokyo, et une autre à Osaka. Lorsque je propose de mener l'entretien en français ou en anglais, Kiyotsugu a la réplique idéale : « si c'est possible en japonais ». J'approuve ce trait d'humour qui marque un tempérament. « La galerie Taménaga est l'œuvre passionnée de toute une vie, celle de mon père, me confie-t-il. Tout jeune homme, au début des années trente, lors de son deuxième séjour à Paris, il se lie d'amitié avec Foujita et Kees Van Dongen, rencontrés dans les cafés de Montparnasse. Il commence alors à se passionner pour l'art français, fréquente Bernard Buffet et Antoni Clavé, parmi d'autres et aime les échanges qui découlent de leurs rencontres. Sans vraiment s'en rendre compte, mon père a trouvé sa voie. Impressionnés par sa curiosité envers la peinture, des peintres japonais de son entourage lui conseillent de se lancer dans le commerce de l'art, ce qu'il fait en commençant par exporter au Japon des tableaux de Foujita, le plus parisien des artistes japonais. Il en fera de même pour Bernard Buffet. Ces deux artistes vont connaître une grande célébrité dans l'archipel, ainsi ceux que l'on a réunis sous l'appellation d'École de Paris ». Il y a cinquante ans, Kiyoshi, son père saute le pas en ouvrant son premier espace, la Galerie Taménaga de Tokyo. Celle-ci devient la première galerie d'art japonaise spécialisée dans les grands maîtres occidentaux : Kees Van Dongen, Amedeo Modigliani, Moïse Kisling, Maurice Utrillo, Raoul Dufy, Marie Laurencin, et tant d'autres. Pourquoi privilégier alors le figuratif en plein triomphe de l'abstraction, essentiellement américaine ? Kiyotsugu Taménaga a une explication concrète : « il n'y avait que de l'abstrait sur le marché. C'était l'époque du triomphe de Poliakoff en France mais aussi de Jackson Pollock en Amérique et



de tant d'autres. Mon père a décidé de montrer l'importance pérenne du figuratif en réaction à l'hégémonie de l'abstraction qu'il trouvait exagérée, non pas qu'il n'aimât pas l'art abstrait mais enfin il jugeait que ce n'était pas une raison pour enterrer un art toujours vivace, notamment en France ».

Les Taménaga cultivent l'art enviable d'être à contre-courant et de se ficher totalement des effets de mode, ou de cette maladie spéculative qui gangrène le milieu. Les artistes tels Jeff Koons ne trouvent pas grâce à ses yeux. Il y a de la sagesse taoïste dans son regard d'homme ironisant devant tant de folie tapageuse. Je l'écoute, pendant que son fils, d'une immobilité de bonze méditatif, retient la leçon : « le marché de l'art est devenu un pur investissement et c'est dommage. Je regrette que les dialogues entre marchands et collectionneurs ne soient bien souvent qu'une question d'engouement spéculatif. Les œuvres ne restent plus dans les mains de collectionneurs pendant des dizaines d'années, comme c'était l'usage auparavant, tout simplement parce que ceux-ci acquéraient quelque chose qui avant tout leur plaisait. La plupart des nouveaux venus dans le circuit de l'art contemporain jouent en galerie comme à la bourse. C'est tout pour l'argent et plus rien pour l'amour de l'art. Ces galeristes font un métier différent du mien. La valeur d'un artiste ne se mesure pas à ce qu'il vaudra après-demain. Je veux que ma clientèle achète parce qu'elle aime sincèrement ce que j'expose. Lorsqu'un client me demande

si tel ou tel artiste qui l'intéresse, vaudra très cher dans quelques années, je réponds que je n'en sais rien et que cela ne m'intéresse pas. »

Kiyotsugu Taménaga fait-il partie d'une espèce en voie de disparition ? Sans doute pas car bien sûr, derrière les propos nostalgiques d'une époque enfuie de lettrés des arts, veille le professionnel aguerri, m'expliquant courir les ateliers d'un œil implacable. « Je ne vois pas de relève intéressante en France et c'est dommage. Au Japon, je fais toujours de très belles découvertes. »

Transmission

J'aime beaucoup l'anecdote que viennent conforter ses propos, comme l'épilogue idéal à cette conversation à l'élégance feutrée : lorsque Kiyotsugu Taménaga lui annonce qu'il aimerait travailler à ses côtés, son père lui prodigue ce conseil : « tout au long de ta nouvelle carrière, va tomber sur des merveilles, mais ne songe pas un instant à les conserver, à l'instar de tant de collègues qui les amassent pour en faire les pièces maîtresses de leurs futures fondations. Ce serait malhonnête. Ton devoir est d'épauler les collectionneurs à acquérir les plus belles pièces, à ajouter les meilleures œuvres aux collections exceptionnelles. » Cette phrase guide aujourd'hui encore ses pensées et tout aussi sûrement celles de l'impassible Kiyomaru Taménaga, le petit-fils dont je guette en vain un signe d'assentiment. Il est bon de garder ces certitudes au fond de soi-même bien que je ne doute pas qu'il les partage avec ses aînés.

X